

M A R C U S M A L T E

INTÉRIEUR NORD

Nouvelles

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE
ET D'UN LOUIS »
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA
122, boulevard Haussmann
Paris VIII^e

*Tous mes remerciements au Centre national du livre
pour son aide ô combien précieuse.*

M.M.

ISBN :

978-2-84304-458-8

N° d'édition : 458

Dépôt légal : octobre 2008

Copyright © Zulma, 2005.

Diffusion : Seuil — Distribution : Volumen

zulma@zulma.fr

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma
et être régulièrement informé de nos parutions,
n'hésitez pas à nous écrire
ou à consulter notre site.

www.zulma.fr

Z

Ils marchent sur la ligne indivise de l'horizon comme si c'était le dernier jour ou le tout premier de la création. Silhouettes grises. De frêles esquisses, de simples ébauches au fusain jetées sur un fond uniformément blanc.

Il y a parmi eux, semble-t-il, des hommes, des femmes, des enfants, certains ne faisant qu'un avec leur monture, cheval ou mulet, voire créature d'une espèce jusque-là inimaginée tel le monstrueux résidu du croisement entre une autruche et un hippocampe. Il y a des chiens ou des loups allongeant démesurément le cou vers le sol gelé. Tous portent des haillons de givre. Bien peu de choses les distinguent si ce n'est que les hommes peut-être chantent ou prient sans bruit dans leur tête.

Ils avancent lentement. Maigre cohorte sans ordre apparent, sans hiérarchie, sans flambeau ni étendard. Soit qu'ils ont perdu tout cela en route, soit que tout leur reste encore à conquérir.

On ne sait pas ce qui les porte.

L'un d'entre eux parfois arrête ses pas et scrute les alentours, sourcils froncés comme s'il reniflait avec les

yeux. Il n'y a rien. À perte de vue la surface de la terre se montre plane et nue ainsi que le ciel au-dessus et les deux s'absorbent et se reflètent en une unique et immense flaque de lumière pâle. À perte de vue. Celui-là se remet en branle. On ne sait pas ce qui les meut, on ne sait pas ce qu'ils recèlent en eux d'espérance ou de crainte, de foi ou de terreur.

Des fuyards, des exilés, des éclaireurs, des lépreux, des soldats en déroute, des soldats en campagne, des explorateurs, des fantômes, des princes sans royaume : nul ne sait.

Parfois l'un d'entre eux se replie mollement sur ses membres inférieurs et s'effondre sur place pareil à un pantin aux fils soudain rendus lâches ou rompus. Il y a fort à parier qu'il ne se relèvera pas. Que la nuit recouvrira telle quelle la masse inerte de son corps, et la nuit suivante, et la nuit des temps.

Les autres continuent. Peut-être est-ce cela qu'ils cherchent : de loin en loin un cairn solitaire fait de chair et d'os confits dans la glace, seuls points de repère sur leur chemin. Les restes de ceux qui les ont précédés. Ce serait la sagesse même. Car, à bien y songer, toute autre trace paraît vaine. Tout autre héritage. La route des morts est la seule qui tienne.

Oui, mais les morts se ressemblent. Alors il n'est pas exclu qu'ils soient déjà passés par là. Qu'ils suivent leurs propres pas et fassent et refassent le même itinéraire. Il n'est pas dit que ces dépouilles à qui ils s'en remettent ne soient pas celles de leurs mères ou de leurs fils ou de

leurs frères naguère laissés à l'abandon. Il n'est pas dit finalement que ce ne soient pas les leurs.

Alors ce serait donc ça – les fameuses âmes errantes ? Dieu qu'elles ont l'air misérables, en effet. Et les limbes seraient ce continent glacé où elles évoluent entre la terre blanche et nue et le ciel blanc et austère ?

Tant de légendes ont couru.

Cependant la troupe est en marche, et de quelque nature que soient ceux qui la composent, ils persévèrent, ils s'acharnent, ils ne renonceront pas. Et toujours autour d'eux le silence et le froid. Et toujours en eux, peut-être, les chansons et les muettes prières.

On leur avait pourtant prédit que l'hiver serait long.

M U S H E R

Il reste aujourd'hui quelques plaques blanches accrochées au versant nord des collines. Dans la vallée l'herbe est d'un vert sale, presque jaune. Il tombe une petite pluie fine. L'hiver est passé. Le gros de l'hiver. Ici en bas nous ne verrons plus la neige pour cette année, j'en prends le pari. Il me semble qu'on en voit de moins en moins chaque année. Peut-être l'effet de serre, le climat qui se réchauffe. C'est ce qu'on dit.

Les chiens sont tranquilles. Je ne les entends pas. D'habitude à cette heure ils commencent à s'agiter, ils ont faim, ils réclament. Mais là, rien. Pas un qui bronche. Ils ont l'air d'attendre quelque chose. Quoi ? Je ne sais pas.

Ils n'ont pas couru depuis quinze jours. Seize, exactement. La saison a été courte. C'est pas évident, surtout pour les plus jeunes. Black, Lucky, Fiskan. Avec ceux-là il faut que ça bouge. Trois jours sans cavalier et on ne les tient plus. Ils devraient déjà être là à tourner comme des lions en cage. Mais non. Même eux, on dirait qu'ils sont devenus complètement amorphes. C'est pas normal.

Le climat. Les chiens. Tout ça et le reste. En fait, je ne sais plus trop ce qui est normal ou pas.

Demain matin je les sortirai. Faudra que je me remue. On ira sur le plateau. Au pied des Trois Goules, paraît que ça tient encore par là-haut. C'est le vieux Bernard qui m'a dit ça. La dernière couche. À peine deux doigts d'épaisseur mais dure comme de la roche. Gelée. De la banquise d'après le vieux. Tant mieux. C'est juste ce qu'il nous faut. J'aime quand ça glisse. Les chiens aussi. On ira faire un tour. Demain. Aujourd'hui je ne me sens pas. J'ai pas le courage. Demain.

Je pense à eux. À elle. Je pense toujours à elle, c'est plus fort que moi.

Le feu prend mal, c'est à cause de ce temps. Tout est humide. Ça fait de la fumée, c'est tout ce que ça fait. J'aurais dû rentrer le bois plus tôt, avant que ça se mette à tomber. Encore une chose que j'aurais dû faire et que je n'ai pas faite. C'est de ma faute, y a rien à dire. Maintenant c'est trop tard. Faut attendre que ça sèche. Ça peut prendre du temps. Ça peut être très long ces histoires-là.

En attendant je ferais mieux d'aller préparer leur gamelle, avant qu'il soit trop tard pour ça aussi. Ils vont finir par crever de faim. En silence, peut-être, mais ils crèveront quand même. Et moi avec. C'est pas ce que je nous souhaite.

Je ne peux pas m'empêcher de regarder au bout du chemin. J'entends des bruits de moteur même quand il n'y en a pas. C'est le vent. Ou c'est rien du tout, c'est juste dans ma tête. L'autre jour une voiture est arrivée pour de bon. J'étais dans la cuisine, je ne me suis même pas levé pour voir. Je ne pouvais pas. Impossible de bouger. J'avais le cœur qui cognait, je ne respirais plus. Mais c'était juste René qui m'apportait le courrier. C'est rare que j'en reçoive. Il m'a demandé si ça allait. Je devais faire une drôle de gueule. Je ne lui ai même pas proposé un coup à boire. Il a dit qu'on ne me voyait plus au village en ce moment. C'est vrai, on ne me voit plus. « J'ai du boulot, je lui ai dit. Des bricoles à finir. » Il a hoché la tête comme s'il comprenait. Il n'a pas insisté.

C'est idiot. Elle ne reviendra pas. Jamais. Je le sais. Elle me l'a dit. Elle n'est pas du genre à parler en l'air. Faut bien que je me rentre ça dans le crâne. Tu ne reviendras pas.

C'était elle qui conduisait, en arrivant. Une petite Renault. Une voiture de location, immatriculée 69. C'était le 1^{er} janvier au matin. Le premier jour de l'année. Il faisait un soleil magnifique. Il a fait soleil tout le temps qu'ils sont restés. Elle s'est garée dans la cour. Je ne suis pas sorti tout de suite. Je les observais par la fenêtre. J'aime bien voir la tête des gens avant qu'ils voient la mienne. Elle est

descendue de la voiture et elle a fait le tour pour aller ouvrir la portière du type, côté passager. Ça m'a fait bizarre. Elle pouvait avoir vingt-quatre, vingt-cinq ans, et lui la soixantaine environ. Je me suis pensé : qu'est-ce que c'est que ce vieux pingouin qui se fait tenir la porte comme un prince ! Je croyais avoir tout pigé du premier coup. Un vieux plein de pognon et sa petite poupée de luxe. Y en a comme ça. Mais après tout, ce n'était pas mon problème. Les clients font ce qu'ils veulent, ça ne me regarde pas.

Les chiens n'ont presque pas gueulé, ça aussi ça m'a paru bizarre. Y en a deux ou trois qui ont commencé mais ils se sont arrêtés d'un coup. Les bêtes sentent des choses que nous autres on ne peut pas sentir. Tous les deux, ils se tenaient debout dans la cour. Ils étaient habillés comme la plupart des citadins qui viennent à la montagne. Un peu plus classe. Des vêtements de marque. Je suis sorti pour les accueillir.

Le type m'a fait un grand sourire et m'a tendu la main. « Je suis Anthony Cole, il a dit. Tony. Et voici Lauren. » La fille m'a tendu la main aussi et elle m'a fait le même sourire que lui, mais elle n'a rien dit. Il portait une alliance, pas elle. Elle avait des lunettes noires, je ne voyais pas ses yeux. « Votre demeure est superbe », a dit encore le type. Il avait l'air de le penser vraiment. Il parlait très bien, avec juste un léger accent anglais ou américain.

La fille a sorti les bagages du coffre. Il y avait deux gros sacs et une petite valise en cuir. Elle a pris les deux sacs, lui a pris la valise. Je les ai laissés faire.

Je leur ai donné la plus grande chambre, à l'étage. De toute façon je n'avais pas d'autres réservations. Ils avaient loué pour deux semaines. Et payé d'avance. Le type y tenait. C'est lui que j'avais eu au téléphone, deux mois plus tôt.

Je ne me suis encore jamais demandé pourquoi justement ici. Pourquoi moi. Je n'arrive pas à me dire que c'est uniquement le hasard. Je crois que ça me ferait mal que ce soit seulement ça.

Saloperie de flotte. Je suis trempé. Pour rien. Kalix n'a rien voulu bouffer, et les autres c'est guère mieux. À ce compte-là ils auraient pu attendre jusqu'à ce soir, ou demain. Je ne sais pas ce qu'ils ont. Je ne les ai jamais vus dans cet état. Ils font peine à voir.

Peut-être qu'ils l'attendent, eux aussi. Peut-être. Comment savoir ?

On ne peut pas dire qu'elle était vraiment belle. En tout cas, pas le genre de beauté qui en jette. Je me suis même dit que, quitte à payer, le vieux aurait pu s'en choisir une un peu mieux. Je me suis dit que ça ne devait pas manquer les filles comme ça.

C'est au tout début que je me faisais ce genre de réflexions. Je ne les connaissais pas. On a la tête farcie d'idées toutes faites et c'est pas facile de s'en dépêtrer.

Maintenant je comprends. Si je me repasse tout le film à l'envers, en partant de la fin, ça s'explique. La façon dont ils se comportaient entre eux. Leur façon de se parler, de se toucher même. De se frôler. Souvent quand il était assis sur une chaise ou sur le fauteuil en train de lire, elle se mettait debout derrière lui et elle lui caressait les cheveux. Ça durait un bon moment. Après, il lui prenait la main et il embrassait ses doigts. Le bout de ses doigts. Tout doucement. Sans se retourner. Elle, elle posait le menton sur son crâne et ils restaient comme ça sans bouger. C'était comme si je n'étais plus là. Dans ces moments-là, je veux dire. Je n'existais pas. Ils étaient seuls, comme des gens qui ont des secrets qu'on ne peut pas connaître. J'avais l'impression que c'était moi l'étranger dans leur maison.

Et puis ils avaient une façon de se sourire, aussi. Entre eux. Chaque fois qu'ils se regardaient. Des sourires pleins de... pleins de tendresse. Oui. De la douceur et de la tendresse. Tout ça, ça ne collait pas vraiment avec ce que je m'étais imaginé au départ. L'histoire du vieux barbeau et de sa poupée. Non. Ça ne marchait pas. Je m'en suis rendu compte assez vite. En fait, ils avaient simplement l'air de s'aimer. Et c'était exactement ça qu'ils faisaient, tous les deux : ils s'aimaient. Et plus je les regardais, plus je me disais que c'était un véritable amour, quelque chose de profond, quelque chose qui vient de loin. Y en a pas beaucoup qui connaissent.

C'est quand j'ai vraiment réalisé ça que les choses ont changé. Pour moi. Dans ma tête. Je ne sais pas pourquoi. Y a cette espèce de colère qui est entrée en moi et qui ne m'a plus quitté, une colère sourde, comme un truc qui me bloquait le souffle, ça me gênait pour respirer. On ne peut rien y faire. C'est dur d'avoir tout cet amour juste là sous son nez et de ne pas pouvoir y toucher. De ne pas en avoir sa part. C'est très dur.

Les jours s'allongent. Tant mieux. Je ne supporte plus la nuit. Je dors mal. C'est pas à cause des cauchemars, je n'ai pas besoin de dormir pour ça. Je gamberge trop. Ça me rappelle quand j'étais même. Certaines nuits. Y a des fois où la vie est trop compliquée à comprendre. Trop lourde. Ça pèse. Ça fait peur. Ces nuits-là je ne disais rien, je prenais mon coussin et j'allais m'allonger par terre dans le couloir, devant la porte de mes parents. Ils devaient le sentir. Le matin je me réveillais toujours dans mon lit. Je ne sais pas lequel des deux me ramenait pendant que je dormais. Mon père ou ma mère. Je n'ai jamais su.

Ça m'avait passé, ces histoires, et maintenant ça me reprend. Mais ils ne sont plus là. Y a plus personne pour me porter.

L'autre soir un des chiens s'est mis à hurler à la mort. Je crois que c'était Kalix, encore lui. Mais je n'en suis pas sûr. Je n'y suis pas allé. Je suis resté

couché sur mon lit à l'écouter. Ça a duré longtemps. C'est bizarre mais j'avais l'impression de parfaitement le comprendre. J'aimerais pouvoir hurler comme ça. À la place, je me suis foutu à chialer. Merde, c'est vrai. J'ai pleuré. Une vraie fontaine. Y avait des années et des années que ça ne m'était plus arrivé. Je ne me rappelais même plus comment ça faisait. Je ne me suis pas endormi avant le jour.

Ça ne change rien. C'est pas ça qui la fera revenir. Même si elle le savait.

Un jour tu m'as demandé s'il y avait une femme dans ma vie. Une fiancée. Une petite amie au village ou ailleurs. « Pardonnez-moi, je suis sans doute trop indiscrette ? »

J'ai répondu non. Non, vous n'êtes pas trop indiscrette. Et non il n'y a pas de femme dans ma vie. Ni petite amie. Personne en vue. « Je suis tout seul », j'ai dit.

« Oh non, Jacques, vous n'êtes pas tout seul. Ne dites pas ça. Vous avez vos chiens. Ils sont merveilleux, vous savez. »

Je n'ai plus su quoi répondre. Je me suis demandé si tu étais sincère ou si tu te foutais de ma gueule. Je regrette. J'aurais dû mentir. J'aurais dû te dire oui. Oui à tout. Y a pas mal de choses que je regrette.